

FIGARO ILLUSTRÉ



MONICA, par M^{lle} EL. SONREL

Copyright 1902, by Braun, Clément & C^{ie}.

MANZI, JOYANT & C^{ie}
24, boulevard des Capucines
PARIS

Numéro de Noël
1902
Ayuntamiento de Madrid

LE FIGARO
6, rue de la Harpe
PARIS

Prix : 3 fr. 50

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf, Paris — Entrée Nouvelle, 4, rue Boucher

La plus Grande Maison de Vêtements du Monde entier



SPÉCIALITÉ
de Vêtements & Accessoires pour l'Automobile

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SPÉCIAL SUR DEMANDE

Seules Succursales : PARIS, 1, place Clichy, LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, LILLE, SAINTES

Ayuntamiento de Madrid

Vingtième année.

DÉCEMBRE 1902

Deuxième série. — N° 153

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



A.-F. Gorguet pinx.

LA NUIT DE NOËL

JONGLEURS ET JONGLERESSES ANNONÇANT LA NAISSANCE DU SEIGNEUR

Ayuntamiento de Madrid



CHEZ BONHOMME NOËL

Conte pour les tout petits Abonnés du « Figaro Illustré »

A Marie-Anne

LE soir du Réveillon, vers huit heures, pendant le temps que ses parents dinaient en ville, le jeune Marcel, âgé de cinq ans et demi, pria sa gouvernante de le laisser écrire un mot au petit Noël, avant le coucher.

Pour dire vrai, Marcel ne savait encore que tracer des bâtons; mais il les alignait avec tant d'ordre et de soin qu'une page quelconque de ces jolis petits traits noirs devenait presque un devoir de style pour les personnes indulgentes.

Vingt lignes de bâtons uniformes sont certainement plus lisibles qu'un quart de page d'écritures arabe ou chinoise. Marcel en était persuadé. Et puis il n'avait pas manqué de se tenir le raisonnement suivant : Le petit Noël qui lit dans mon cœur à n'importe quelle heure du jour et de la nuit saura bien lire également l'expression complète de ma pensée. Il verra dans ces beaux bâtons que je l'aime de toute ma tendresse et surtout :

QUE JE VOUDRAIS ENTRER DANS LA MAISON DU CIEL,
OU IL GARDE LES JOUETS DE NOËL.

Notre Marcel supposait que la maison du petit Noël, maison de pain d'épice, de nougat vert et de papier d'argent, dût contenir tous les modèles anciens ou récents des plus beaux joujoux imaginables et extraordinaires.

Ah ! pouvoir pénétrer dans ce garde-meuble des objets qu'il admirait chaque jour aux étalages des marchands, mais que sa main n'atteignait que rarement ! Pouvoir contempler à l'aise, de par la permission supérieure du petit Noël, maître et distributeur

des cadeaux de ce monde, les superbes jouets qui allaient descendre dans les cheminées ! Pouvoir remonter à leur source et en choisir deux ou trois à son goût, quelle joie ravissante !

Le petit Noël, qui aime d'une égale façon les enfants riches ou pauvres, lira-t-il sa lettre ?

« J'aurais dû lui écrire hier, car il doit être terriblement occupé aujourd'hui... Pourtant... pourtant le petit Noël ne s'embarrasse pas pour si peu... rien ne lui est impossible... il peut mener de front des quantités de choses... Quel dérangement lui causera ma visite ? D'ailleurs, je ne resterai pas longtemps, je regarderai vite, je choisirai promptement, et je rentrerai chez mes parents, qui ne seront pas encore de retour. »

Telles étaient les réflexions qui trottaient dans la tête de Marcel, puisque Marcel ne passait pas pour un sot; on lui accordait même qu'il savait parfois réfléchir.

Il n'avait pas achevé sa page que deux petits anges, un blond et un brun, qui prenaient des notes contre sa fenêtre — probablement sur la disposition de sa chambre et sur les jouets à livrer — traversèrent silencieusement les vitres et l'emmenèrent.

Et Marcel s'en fut par les espaces.

L'ange brun continua sa route; mais l'ange blond se chargea de présenter Marcel, non au petit Noël, mais au bonhomme Noël, personnage important, Chef suprême des Récompenses, Roi des jouets présents et à venir.

« Le petit Noël dort cette nuit dans toutes les crèches de l'univers, dit l'ange blond à Marcel, tu verras le bonhomme Noël qui le remplace en ce jour de fête seulement. »

* *

Après avoir gravi des milliers de marches blanches, Marcel se trouva en face du bonhomme Noël. Ayant décliné ses nom,



Copyright 1902, by Manzi, Joyant & Co.

CHEZ LE BONHOMME NOËL
LA MANUFACTURE DES POUPÉES

prénoms et qualités, Marcel se découvrit, plein de respect.

Le vieillard avait un capuchon pointu sur la tête et il ressemblait au bon Dieu ; car sa figure était sévère et sa barbe longue et argentée. Derrière lui, un grand escalier montait et d'autres escaliers encore menaient à une immense cathédrale blanche comme du lait.

Le bonhomme Noël examina notre voyageur nocturne et lui dit : « J'ai lu ta lettre. Il ne m'est pas possible de te laisser pénétrer dans cet édifice, dont j'ai la garde. Apprends seulement qu'il est rempli jusqu'à la coupole de jouets que je ferai distribuer dans le monde entier, cette nuit même. Ils doivent séjourner en cette pieuse demeure pour que Dieu puisse les bénir un à un. Mais je permets à mes enfants de cœur de te promener par les forêts d'arbres de Noël qui sont à moi. Tu les aideras à scier ou à arracher les sapins sacrés et consacrés, puis à attacher à leurs tiges des menus jouets et des bougies de couleur. On te coudra des ailes pour que tu puisses voler. Allez, mes amis ! »

Et Marcel partit avec l'ange blond, sans oser se retourner ni sur le bonhomme Noël, qui lui parlait si gravement, ni sur la cathédrale blanche où le bon Dieu bénissait tant et tant de jouets.

* * *

« Où trouverons-nous les objets que nous accrocherons aux branches des arbres de Noël ? demanda Marcel au gentil séraphin.

— On nous en apportera de tous les points de la forêt. Auparavant, je te conduirai aux ateliers de fabrication.

— Combien y en a-t-il ?

— Il y en a trois.

— Il y en a trois?... reprit Marcel en ouvrant des yeux de gazelle.

— Oui. Dans le premier, on confectionne les poupées et on les habille des pieds à la tête.

— Et dans le second ?

— Dans le second, on forge les cuirasses et les armes. N'as-tu jamais endossé un costume de turco ou un uniforme de cuirassier ?

— Si.

— Alors tu ne t'étonnes pas qu'il faille tremper les sabres et marteler les cuirasses. Sans compter la fonte des canons et l'industrie des soldats de plomb. Nos ouvriers forgeront et nos chimistes sont très habiles.

— Et dans le troisième ?

— Dans le troisième, on construit des bateaux : barques, voiliers ou vapeurs. L'ange-ingénieur qui dirige cet établissement est au courant des perfectionnements les plus nouveaux. Il a lui-même inventé un sous-marin qui peut naviguer entre deux eaux, durant six mois, sans s'arrêter.

— Vrai ?

— Parfaitement.

— Ne sommes-nous que nous deux pour faire la distribution ?

— Non. Il y a plusieurs escouades de petits séraphins qui font les messagers comme nous. Ils volent en éclaireurs et reviennent rapidement nommer au bonhomme Noël les enfants méritants.

— Comment savent-ils qu'il y a des enfants sages et des mioches paresseux ou dissipés ?

— Tu es bien curieux. Je vais te le dire tout de même. Ils écoutent aux cheminées, ils regardent aussi. Comme les voix des parents montent à leurs oreilles — et ils ont l'oreille fine — ils sont bientôt fixés sur les qualités des garçons et des fillettes.

— Et si les parents ne parlent pas à ce moment-là, où s'ils sont sortis ?

— Tu crois que les anges sont embarrassés pour si peu. Ils ont des yeux pour voir, des yeux perçants, et ils regardent dans la cheminée comme dans un télescope. Ils voient bien sur la figure de l'enfant s'il a la conscience tranquille, ils ont vite fait aussi de jeter un coup d'œil sur les cahiers de devoirs et de constater comment ils sont traités.

— J'ai terminé les miens. Deux pages de bâtons.

— Je le sais et le bonhomme Noël sait également que tu as bien travaillé. C'est pourquoi il te permet d'errer cette nuit dans les forêts du ciel et dans les fabriques de jouets.

— Et les anges, que font-ils ensuite ?

— Ensuite, ils remontent chez le bonhomme Noël et ils lui lisent les notes qu'ils ont soigneusement prises. Si elles sont bonnes, les enfants reçoivent des joujoux neufs ; si elles sont mauvaises, ils trouvent, à leur réveil, des verges. Nous voilà dans les forêts de neige. Il y a déjà du monde. Tu vois que deux de mes compagnons scient un petit arbre et que deux autres, aidés par un lapin mécanique, travaillent de la hache et de la corde à en abattre un plus grand. »

* * *

La vaste forêt de neige et de sapins s'étendait à perte de vue. La clarté de la lune et des étoiles égayait la jolie neige qui tombait, tombait, tombait. Les arbres droits et immobiles comme des soldats de bois peints en vert semblaient attendre un Napoléon couvert de fourrure ou un ours apprivoisé, pour les passer en revue dans ces flocons blancs qui tombaient toujours.

« Allons maintenant dans les boutiques... demanda Marcel, haletant.

— Pas tout de suite.

— Pourquoi, l'ange ?

— Parce que nous devons parer et embellir les arbres de Noël. Nous ferons notre travail sur place, pour éviter toute perte de temps. Il y a des postillons qui viennent directement du ciel avec des traîneaux chargés de petits jouets et nous n'aurons plus qu'à les ficeler de ficelle dorée, aux branches solides.

— Cependant, assura Marcel, il y a des arbres de Noël avant le jour de Noël, dans la plupart des maisons de mes amis.

— Quelques jours avant, oui, répondit l'ange blond. Mais ils ont été tous livrés par nos soins. Il existe même une équipe spéciale qui est chargée de ce service. Ils travaillent à partir du dimanche matin qui précède le 25 décembre. Ils vont par trois, l'un portant la lanterne, le second les jouets, et le dernier l'arbre garni de lumières. Ils traversent des plaines et des plaines glacées. Mais ils ne se mouillent pas et n'ont pas froid, car la neige du ciel est douce. Je t'expliquerai pourquoi tout à l'heure. Nous allons quitter la forêt, mon petit Marcel, nous sommes à deux envolées de la fabrique de jouets. Nous commencerons par l'usine aux poupées. Tu vas voir des monceaux de jolis personnages. Les ouvriers et les ouvrières ont pu préparer leur besogne depuis un an, aussi ne t'étonne pas si la fabrique regorge de marchandises. »

Le jeune ange et Marcel pénétrèrent dans ce second paradis.

Des tas de petits messieurs et de petites dames gisaient sur les tables et sur le sol. Dans les coins, il y avait des bras, des jambes, des torsos, des têtes. Des sculpteurs assemblaient le tout, en prenant des mesures exactes. Des peintres mettaient du rouge aux pommettes et du rose aux lèvres. Des artistes délicats : couturiers, cordonniers et lingères faisaient le reste. Un poète même était préposé à l'instruction des poupées qui savaient parler.

« Quand j'étais plus petit, dit Marcel, on m'a donné une poupée qui parlait.

— Elle ne disait que papa et maman, répondit, dédaigneux, le messager de Noël. Tu jugeras de la différence avec celle-ci, qui est destinée à un enfant de roi. C'est une poupée qui parle à son chien. »

Le poète donna un tour de clef dans le dos de son docile élève, qui articula lentement :

Nous avons dans notre maison
Un chat, un chien, une perruche,
Au fond du jardin une ruche
Bourdonne à la belle saison.

Le chat griffe, l'abeille pique,
La perruche pince le doigt,
Mon bon chien, je n'aime que toi,
Tu es câlin et pacifique.

Le chat est sournois et gourmand,
L'abeille butine aux cytises,
La perruche dit des bêtises,
Mon chien me lèche tendrement.

Nous avons dans notre maison
Un chat, un chien, une perruche,
Au fond du jardin une ruche
Bourdonne à la belle saison.



Copyright 1902, by Maizi, Joyant & Co.

CHEZ LE BONHOMME NOËL
LES FABRIQUES DES ARMES



Copyright 1902, by Manzi, Joyant & Co.

CHEZ LE BONHOMME NOËL
LES CHANTIERS DE LA FLOTTE

Ils félicitèrent le poète qui prit un air malin. La poupée fit une révérence.

Marcel et son guide sortirent.

Une grande fumée s'échappait d'une cheminée aussi haute que l'obélisque.

« Je vais me commander une armure, dit Marcel en battant des mains.

— Non, non. Personne ici n'a le droit de commander. Seul, le bonhomme Noël peut donner des ordres. On n'obéit qu'à lui, » répliqua l'ange.

Marcel comprit qu'il avait manqué de tact. Il entra silencieux et digne.

Il admira la forge, le soufflet, le fer rougi. Le marteau du forgeron cognait en mesure et la chanson sonore de l'enclume éclatait comme un air de triomphe dans un feu d'artifice d'étincelles. Le forgeron chantait à l'unisson avec l'enclume, pour s'entraîner à bien frapper en cadence. Et le marteau qui tombait, remontait et retombait, marquait fortement le rythme de la naïve chanson de l'ouvrier...

Je bats le fer, je n'suis pas manchot,
Je bats le fer pendant qu'il est chaud,
Je bats le fer avec mon marteau... etc...

« Ne t'attarde pas à regarder ce forgeron, nous sommes pressés », dit l'enfant de chœur du ciel.

Et tous deux se dirigèrent vers la porte.

Ce fut le tour des constructions navales. Ah ! le joli décor.

Dans un paysage ensoleillé coulait un large ruisseau bleu sur lequel les mécaniciens et les charpentiers de la marine céleste essayaient leurs bateaux fraîchement terminés.

Il y avait des voiliers pour les pêcheurs, des steamers, des cuirassés.

Marcel n'osait interroger personne, il demeurait pétrifié d'admiration. Mais ses yeux ravis le trahissaient, car il ne pouvait les détacher d'un sous-marin qu'on allait mettre à flot. Son compagnon lui promit qu'il en trouverait un devant sa cheminée.

Ils étaient gais tous ces travailleurs, ils chantaient en taillant leurs coques. On chante sans cesse au ciel. Marcel qui ne manque pas de mémoire retint les couplets :

Petit bateau, joli bateau,
Pour naviguer il est trop tôt,
Reste donc encore au mouillage ;
A la fin de décembre il pleut,
Et nous n'voulons que du ciel bleu
Tant que durera ton voyage.

Petit bateau, joli bateau,
Dont la quille comme un couteau
Tranche la bouillonnante écume,
Si cette nuit tu vas dehors,
Guide-toi sur l'étoile d'or
A l'heure où la crèche s'allume.

« Est-ce cette étoile d'or qui indiqua aux Rois Mages le chemin de Bethléem ? demanda Marcel.

— Oui. Nous allons la suivre aussi et comme les Rois Mages nous verrons...

— Nous verrons enfin le petit Noël ?

— Oui, Marcel. »

Il se demanda au fin fond de son cœur s'il se sentait digne d'approcher l'enfant divin.

L'ange qui devina sa pensée murmura : « Quand le petit Noël fut un homme, il dit un jour : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Alors Marcel suivit l'ange blond sans répondre.

Ils volèrent dans les espaces ; ils volèrent à toutes ailes, comme de grands oiseaux de mer. L'air était doux, le vent tiède les portait sous un ciel criblé de constellations aveuglantes. L'ange et Marcel aperçurent l'étoile bénie, la plus brillante d'entre toutes. Et comme ils se rapprochaient d'elle, l'étoile s'agrandit, l'étoile s'élargit et ce fut un chemin de lumière qui

s'ouvrit devant eux, un chemin ruisselant de clarté au bout duquel une crèche s'encadrait dans de l'or.

Une Bohémienne était parmi les personnes qui contemplaient et adoraient le petit Noël.

L'ange prit à part Marcel pour lui raconter l'histoire de cette Bohémienne.

« Tu vois cette femme, cette Bohémienne, tous les ans, elle vient ici. C'est grâce à elle que l'enfant n'a pas été pris par les soldats du roi Hérode. Tu te souviens que ce roi avait ordonné qu'on tuât tous les enfants qui étaient nés en même temps que le petit Noël. La Sainte Vierge et saint Joseph fuyaient devant ces massacres, en cachant le petit être le mieux qu'ils pouvaient. Une Bohémienne qui passait vit leur embarras et s'offrit à sauver le radieux nourrisson. « Comment ferez-vous ? » lui dit la Sainte Vierge, toute tremblante. « Vous allez voir, ma bonne dame, répondit l'autre, donnez-moi votre enfant, je me charge du reste. »

On lui confia le petit Noël tout endormi et la Bohémienne le plaça, sans plus de façon, dans une musette qu'elle portait en bandoulière.

Ils gagnèrent ainsi une porte de Jérusalem. Là, des soldats les arrêtrèrent.

« Que portes-tu dans ton sac de toile ? » lui dit un hideux centurion.

Elle répliqua gaiement, en le regardant bien en face :

« Je porte dans mon sac de toile le plus bel enfant du monde... Je te le vends cinq sous... veux-tu le voir ?

— Va plaisanter plus loin, grogna le centurion, ou je t'empoigne.

— Tu n'es pas aimable, soldat, bonsoir ! »

Et elle franchit la porte.

ET LE PETIT NOËL PASSA.

Il était sauvé, car la puissance du roi Hérode ne s'étendait pas au delà de la ville.

Ils firent un bout de chemin sans rien dire, puis la Bohémienne s'arrêta, ouvrit sa musette, remit à la Vierge le petit Noël qui dormait et elle disparut en dansant.

C'est depuis ce temps que le Bon Dieu laisse monter au ciel les Bohémiens et les Bohémiennes qui n'ont pas volé plus de cinq sous à la fois à leur prochain. »

Marcel regarda avec admiration la courageuse Bohémienne. Il s'agenouilla devant le petit Noël et fit une prière.

« Retirons-nous, lui souffla à l'oreille son camarade ailé. Il est très tard, il va me falloir descendre dans les cheminées. Hâtons-nous ! »

Marcel se releva et les deux chérubins repassèrent par le chemin de clarté. Dès qu'ils furent parvenus à la sortie de l'étoile d'or, ils s'élancèrent sur des nuages de neige qui descendaient en France. Ils aperçurent bientôt des clochers et des toits.

« Marcel, voilà ta ville. Dans cinq minutes tu seras dans ton lit. Je vais te reprendre tes ailes, car elles ne doivent pas effleurer les choses de la terre. N'as-tu plus rien à me demander ?

— Si, bon petit ange. Dis-moi pourquoi la neige qui était dans les forêts du ciel tout à l'heure ne m'a pas mouillé, tandis que celle qui tombe à gros flocons coule sur ma figure et sur mes mains comme des gouttes d'eau.

— Parce que la neige du ciel est faite de toutes les fleurs des branches de nos jardins. Le bonhomme Noël les secoue doucement et elles tombent en confettis parfumés dans les plaines et dans les forêts du royaume du ciel. C'est pourquoi nous avons marché sur elle et volé à travers ses tourbillons sans nous apercevoir de rien... Au revoir, ami Marcel ! »

Et Marcel se réveilla...

La porte de sa chambre était ouverte, et sa mère qui venait d'entrer l'embrassait très fort.

La cheminée était remplie de jouets, ... une page de bâtons traînait à terre, à côté du lit.

MAURICE VAUCAIRE.

(Illustrations de Firmin Bouisset.)



Copyright 1902, by Manzi, Joyant & Co.

CHEZ LE BONHOMME NOËL
COMME IL NEIGE AU CIEL



Il allait s'asseoir au parc Monceau ou dans des allées de square pour les regarder jouer...

SANS ENFANT

Nouvelle par RENÉ MAIZEROT



C n'étaient pas seulement les longues et fines bouclettes où ce front de petite fée rieuse se noyait dans un flot de blondes clartés, ce teint de rose-thé, cette bouche pareille à quelque délicat coquillage, l'innocence suprême que révélaient ces brusques rougeurs, ces gestes un peu gauches, ces questions ingénues qui avaient assagi et conquis le cœur de Georges d'Hardenne, cœur ombrageux que toute apparence de joug effrayait, mettait aussitôt en déroute, cœur instable toujours prêt à céder aux tentations, cœur réfractaire aux attachements durables où d'incessants passages de femmes ne laissèrent pas plus de traces que sur une grève balayée par les vagues.

Ce n'était pas le rêve d'une vie de tendresse, d'apaisement, le besoin d'aimer et d'être aimé, que l'homme de fête et de décor, quoi qu'il en ait, éprouve entre trente et quarante ans, l'insurmontable lassitude du cercle de plaisir où l'on a tourné comme un cheval de cirque, le trou que creusent dans l'existence d'un garçon les mariages de camarades qu'en son égoïsme il assimile à des désertions, les envieuses nostalgies que lui donne leur bonheur, qui l'avaient décidé à écouter enfin les prières et les conseils de sa vieille maman, à épouser Mademoiselle Germaine de Gouvres, mais surtout le mirage qu'il avait eu en voyant cette jeune fille jouer avec les tout petits, les couvrir de caresses, les câliner avec au fond de ses prunelles limpides des lueurs d'extase,

en l'écoutant parler des joies et des angoisses que doivent avoir celles qui sont vraiment mères, — le mirage de la maison heureuse où l'on se sent revivre en d'autres êtres, de la maison qui chante, qui rit, qui est comme pleine d'oiseaux.

Il aimait, en effet, les enfants comme d'autres aiment les fleurs.

Ils l'intéressaient comme un spectacle délicieux.

Ils l'attiraient.

Il était doux, complaisant, patient avec eux, leur inventait des amusettes, les prenait sur ses genoux, ne se lassait pas de les entendre babiller, de suivre l'éveil progressif de leurs instincts, de leur intelligence, de leurs âmes frêles.

Il allait s'asseoir au parc Monceau ou dans les allées du Bois pour les regarder jouer, pour les sentir s'ébattre, gazouiller autour de lui.

Et, par moquerie, quelqu'un, une maîtresse jalouse ou des amis narquois, lui avaient envoyé, un jour, comme cadeau de fête, un magnifique bonnet de nourrice aux longs rubans de moire rose.

* * *

D'abord, il subit le charme qui émane des premières intimités, des premiers baisers, se donna tout entier à l'éducation sentimentale qui lui révélait comme une vie nouvelle et le passionnait.

Il ne songeait qu'à aviver l'éperdue tendresse que lui témoignait sa femme, se consumait en une adoration perpétuelle. Les sensations de Germaine, les métamorphoses de ce cœur virginal qui s'ouvrait, qui s'éclairait de soudaines lueurs, qui vibrail, ses élans, ses pudeurs, ses émois lui étaient autant de délicieuses surprises.

Il s'exaltait de même qu'un voyageur qui découvre quelque merveilleux éden.

Et parfois, avec un long regard de reconnaissance et d'orgueil qui s'aimantait aux yeux si bleus de Germaine, lui ployant la taille d'une étreinte démente, la serrant si fort contre sa poitrine que la jeune femme en était toute meurtrie, il s'écriait :

« Ah ! je suis sûr qu'il n'y a nulle part sur la terre deux êtres qui s'aiment autant que nous nous aimons, qui soient aussi complètement heureux que toi et moi, ma jolie ! »

* * *

Des mois d'absolue possession, des mois d'enchantement se succédèrent sans que Georges se reprit, sans que la moindre

lassitude se mêlât à la violence de leur amour, sans que s'éteignît ce feu de joie.

Puis, tout à coup, il cessa d'être heureux, et, malgré les efforts qu'il faisait pour dissimuler le malaise insurmontable dont tout son être était envahi, devint comme un autre homme, ombrageux, irritable, morose, continuellement et partout ennuyé, amer, et qui ne savait plus ce qu'il voulait.

Quelque chose lui manquait, empoisonnait à présent les tendresses qui avaient été ses délices, le détachait chaque jour de sa femme, le dégoûtait de son intérieur.

Et cette vague souffrance se précisa peu à peu dans son cœur, s'y enfonça, s'y planta comme un clou de Calvaire.

Il n'avait pas atteint son but.

Il comprenait qu'il ne s'accoutumerait pas à une telle existence, qu'il ne pouvait ni aimer la femme qui paraissait incapable de devenir mère, se ravalait au rôle de maîtresse légitime, ni lui demeurer fidèle.

Ah ! se réveiller d'un tel rêve, se dire que l'on sera réduit à envier le bonheur des autres, que l'on ne couvrira jamais de baisers une petite tête bouclée, souriante, où des ressemblances qui

s'accusent, des reflets d'âme qui passent, d'indécises lueurs qui tremblent, vous mettent tout le ciel dans le cœur, que l'on fera le reste du chemin, solitaire, navré, avec seulement de la vieillesse autour de soi, qu'aucun rameau ne reverdira le tronc familial, et qu'au lit de mort l'on n'aura pas la consolation suprême de serrer dans ses bras défaillants les chers aimés pour qui on lutta, on se sacrifia, on défendit son bien et son nom et qui sanglotent, qui se désespèrent, que l'on sera la proie d'héritiers indifférents et cupides qui escomptèrent votre fin prochaine comme une valeur lucrative !

Georges n'avait pas avoué à Germaine l'obsession qui le tenaillait, se contenait afin qu'elle ne s'aperçût pas de son état d'angoisse.

Il ne l'importunait pas de ces interrogations qui énervent, qui aboutissent à quelque scène violente et lamentable.

Mais elle était trop femme et elle aimait trop son mari pour ne pas deviner ce qui l'assombrissait, ce qui mettait leur amour en péril.

Et, chaque mois, c'étaient de nouvelles déceptions, de ces chutes où l'on retombe plus bas, où l'on s'épuise.

Elle s'entêtait néanmoins à espérer que leurs vœux seraient exaucés, s'annihilait en de douloureuses attentes, se refusait à croire qu'elle était condamnée à ne jamais être mère.

Elle aurait considéré comme une humiliation aussi bien de consulter



...La mort dans l'âme, elle eut le pressentiment du chemin de croix qu'est une fin d'amour...

un médecin, que de pèleriner comme tant d'autres vers les sanctuaires de miracle.

Et sa nature fière, loyale, aimante se rebella enfin contre cette hostilité qui se révélait dans les boutades hargneuses, les pénibles silences, la froideur hautaine de celui pour qui elle eût donné sa vie.

Elle eut le pressentiment du chemin de croix qu'est une fin d'amour, de tout le fiel qui crèverait tôt ou tard en affreuses

querelles, des mensonges où Georges s'avilirait, des infamies qui creuseraient entre eux comme un infranchissable fossé.

Et un soir où, en sortant de table, M. d'Hardenne s'était emporté, l'avait encore blessée par d'équivoques et méchantes plaisanteries, toute pâle, Germaine, les doigts crispés au dossier d'un fauteuil, l'interrompit avec des inflexions douloureuses, résolues dans la voix :

« Puisque vous ne m'aimez plus, mon ami, pourquoi ne pas



Toute pâle, Germaine, les doigts crispés au dossier d'un fauteuil...

me le dire bien franchement, bien en face, plutôt que de me faire du mal ainsi, à petits coups traîtres?... Pourquoi surtout continuer à vivre ensemble?... Vous voulez votre liberté, je vous la rends... vous avez votre fortune, j'ai la mienne... séparons-nous sans scandale, sans procès, afin qu'un peu d'amitié survive à notre amour... Je quitterai Paris, j'irai vivre avec ma mère à la campagne... Dieu m'est témoin pourtant que je vous aime encore, mon pauvre Georges, que je vous aime autant que je vous aimais, et que je resterai, de près comme de loin, votre femme!»

Georges hésita quelques instants à lui répondre, les yeux

troubles, les traits imprégnés de tristesse, et balbutia en détournant la tête :

« Oui, cela vaut peut-être mieux, pour vous et pour moi ! »

Ils rompirent volontairement le pacte du mariage comme elle le lui avait offert dans un élan d'héroïque sacrifice.

Elle tint sa résolution, s'exila, se cloîtra hors du monde, accepta cette épreuve avec le courage calme, résigné, surhumain qu'ont seules les âmes de dévouement et de foi.

Elle s'illusionnait, poursuivait cette chimère que Georges lui reviendrait, la rappellerait auprès de lui, échapperait à ses hantises anciennes, comprendrait de quelle profonde et

immuable affection il s'était volontairement privé, la chérirait à nouveau.

Elle résistait aux instances de ses parents et de ses amis, qui l'incitaient à abrégé une situation aussi fausse, à entamer un procès en divorce dont l'issue était assurée.

M. d'Hardenne, au bout de cinq mois, s'était refait une manière de ménage, rivé à une femme par hasard rencontrée dans des parties de camarades et qui avait su lui plaire et l'amuser.

La délaissée ne l'ignorait pas, et, étouffant sa jalousie et son chagrin, affectait d'en sourire, s'imaginait qu'il en serait de celle-là comme de toutes les maîtresses éphémères dont successivement son mari s'était débarrassé.

Cela ne valait-il pas mieux, au reste, pour préparer, pour hâter le dénouement qu'elle souhaitait et qu'elle espérait ?

Cette liaison douteuse, cette intimité étroite n'amèneraient-elles pas fatalement M. d'Hardenne à comparer ce qu'il possédait à ce qu'il avait eu naguère, à évoquer le paradis perdu, le cœur débordant d'indulgence, d'amour, de bonté, qui ne l'oubliait pas, qui ne demandait qu'à répondre à son premier appel ?

Et cette confiance en des lendemains meilleurs que n'ébranlaient ni toutes les preuves complaisamment étalées pour la désillusionner, ni le silence de tombe auquel se heurtaient ses lettres cependant si clémentes, avait quelque chose d'attendrissant, d'angélique, faisait penser à certains chapitres de la légende dorée.

A la longue, se découragèrent les sympathies qui avaient, à tant de reprises, essayé de sauver la jeune femme, de la guérir, de lui dessiller les yeux, et isolée, abandonnée à soi-même, Germaine continua fièrement son rêve et s'y absorba.

Deux interminables années s'étaient écoulées depuis qu'elle ne vivait plus avec M. d'Hardenne et qu'il avait donné sa place à cette intruse.

Elle avait perdu leurs traces, ne savait plus rien de lui, et, malgré tout, ne désespérait pas de le revoir, de le reprendre, qui savait à quelle date, qui savait par quel prodige mais sûrement avant que les yeux qu'il avait aimés fussent las de pleurer, que les cheveux blonds qu'il avait couverts de baisers eussent blanchi.

Et l'arrivée du facteur, chaque matin et chaque soir, la secouait d'un grand frisson, l'enfiévrant.

* * *

Cependant, un matin qu'elle allait à Paris, Madame d'Hardenne trouva dans le wagon des dames seules, où elle était montée en hâte, une paysanne endimanchée qui tenait sur ses genoux un enfant aux belles joues roses, aux lèvres fraîches, tels ces angelots potelés qui volètent dans les Assomptions de la Sainte Vierge.

La nourrice marmonnait douceuse des mots puérils, enveloppait le baby dans les plis de sa large mante, l'effleurait par instants de grosses caresses sonores, et celui-ci battait l'air de ses menottes, criait, riait aux éclats, avait, dans ses mouvements brusques, une joliesse si attirante que Germaine ne put s'empêcher de dire : « O le beau petit ! » et le prit dans ses bras.

L'enfant s'étonna d'abord de ce visage inconnu, si mélancolisé, hésita, et aussitôt rassuré, sourit à cette étrangère qui le contemplait avec tant de douceur, huma de ses narines dilatées le subtil parfum qu'exhalait le corsage de Germaine, se pelotonna contre elle.

Les deux femmes causèrent.

Sans savoir pourquoi, Madame d'Hardenne interrogeait la nourrice, lui demandait d'où elle venait et chez qui elle conduisait ce délicieux enfant.

L'autre lui répondit avec un peu de gloriole, très flattée que l'on s'intéressât au petit et qu'on l'admirât.

Elle habitait à Nemours, et son mari était charron.

L'enfant leur avait été confié, pour qu'il se fortifiât à la campagne, par des gens de la Haute qui semblaient très heureux et plus qu'à leur aise.

Et la nourrice ajouta avec un accent trainard :

« P't'être ben, Madame, que vous les connaissez, nos bourgeois, c'est M. et Madame d'Hardenne... »

Germaine eut un sursaut de souffrance, blémit comme si tout son sang jaillissait par une blessure, et, croyant avoir mal entendu, le regard fixe, les lèvres tremblantes, râla comme si chaque mot lui déchirait la gorge :

« Vous dites... M. et Madame d'Hardenne ? »

— Ben oui... c'est-y que vous les connaissez ?

— Moi oui... autrefois... mais ça date de si loin... »

Elle haletait, blanche comme une morte, ne sachant plus ce qu'elle disait, les prunelles rivées sur cet enfant qui était si beau, que Georges devait tant aimer.

Elle voyait comme dans une fenêtre tout à coup éclairée au milieu des ténèbres, le père et la mère enlacés, radieux, avec, entre eux, cette jolie petite tête blonde, cette aurore divine, la chair de leur chair, la preuve vivante, riante, de leurs tendresses.

Ils ne se quitteraient plus.

Ils se considéraient déjà comme mariés, lui volaient ce nom qu'elle avait défendu, gardé comme un dépôt sacré. Elle ne parviendrait jamais à briser un tel lien.

C'était le naufrage où rien ne survit, où les flots ne charrient même pas quelque épave informe.

Et de grosses larmes coulaient, une à une, le long de ses joues, mouillaient le tulle de sa voilette.

Le train s'était arrêté ; la nourrice gênée hochait la tête, n'osait pas redemander à Germaine le baby que celle-ci étreignait contre sa gorge oppressée, embrassait à l'étouffer, comme en ces adieux où l'on se quitte pour toujours.

Elle insinua :

« Faut croire qu'y vous en rappelle un que vous avez perdu, pas vrai, ma pauvre chère dame ?... Mais ça peut se réparer, à vot' âge, pour sûr que ça peut se réparer... tant vaut un second qu'un premier, et si l'on ne se faisait pas une raison pour les misères de la vie... »

Madame d'Hardenne lui avait rendu l'enfant.

Elle s'enfuit droit devant soi dans la gare comme une bête traquée, se jeta dans le premier fiacre qu'elle rencontra...

(Illustrations de S. Macchiati.)

RENÉ MAIZEROT.



... le baby que Germaine étreignait contre sa gorge haletante...



PUISQUE le portrait de mon aieule Agnès paraît vous avoir frappé, me dit le docteur Konrad Weber, je vais vous raconter une très curieuse légende conservée dans notre famille et dont l'héroïne est cette Agnès Weberin, que, d'après le distique inscrit sur son portrait, nous appelons Agnès Alkestis. Mais, avant de commencer, il est bon que je vous montre l'image de l'autre personnage principal de l'histoire. »

Il me fit descendre la grande rue de cette petite ville moyen-âgeuse d'Erlach, la large Herrengasse, bordée de tilleuls en fleurs et de hautes maisons à pignons. La rue a pour perspective, non pas les murs et les tours de la ville, mais une échappée de la campagne, aux verdoyants et onduleux pâturages, aux sapins épais et lointains. Et sur ce paysage, comme sur une tapisserie aux tons vert-bleu, se détache une fontaine surmontée de la statue d'un chevalier revêtu d'une armure, appuyé sur sa lance.

« Cette fontaine, dit le docteur, a été restaurée en 1545, comme le dit l'inscription, par Berchthold Weber, le mari d'Agnès, surnommée Alkestis. La statue, bien plus ancienne, représente saint Théodule, un saint guerrier qui, malgré ses nombreux combats contre les puissances du mal, n'a jamais acquis qu'une célébrité locale. »

La statue appartenait à cette école de Franconie du ^{xv}^e siècle, à laquelle les églises doivent tant de si belles effigies de chevaliers. L'image du saint avait une certaine raideur, et l'armure était sculptée avec une minutie archaïque, mais le visage glabre, entouré d'une auréole de cheveux drus comme des fils de fer, avait une intensité et une noblesse d'expression extraordinaires. Le temps lui avait donné la couleur du fer rouillé, une véritable épée de fer pendait à son flanc, et une vraie flamme de fer grinçait au bout de sa lance.

« Permettez-moi, continua le docteur Weber, d'appeler votre attention sur les sculptures de la base de la colonne et des dalles de la fontaine; elles ont trait à mon histoire. »

Je les avais déjà remarquées. Comme les autres parties de la fontaine, elles affectaient le style italien du ^{xv}^e siècle et représentaient des Amours, mais des Amours tenant des trophées de têtes de mort et d'ossements en croix.

« Quand vous m'aurez conté votre histoire, lui dis-je, je vous demanderai, mon cher docteur Weber, de m'expliquer pourquoi, dans tout votre art allemand de la Renaissance, depuis Dürer et Holbein jusqu'aux plus infimes petits maîtres, on voit toujours la Mort se cacher dans tous les coins ?

— Ah ! vous avez remarqué cela, répliqua le docteur Weber...

le squelette grimaçant derrière une porte, regardant du haut d'un arbre, glissant sa main dans la besace d'un colporteur ou agitant un sablier aux yeux d'une dame et de son galant, partout la Mort, le chevalier la Mort, comme on l'appelle dans la ballade dont je vous citerai un passage. Mon histoire porte précisément sur ce point. A ce propos, rappelez à votre souvenir la gravure de Dürer intitulée : *Le Chevalier et la Mort*.

« Mon ancêtre Berchthold, commença le docteur Weber, comme, après le dîner, qui avait eu lieu de bonne heure, nous étions assis dans le petit jardin en pente qui s'étend derrière la maison qu'il tient de ses pères, était le plus remarquable médecin d'une famille dans laquelle, comme vous le savez, nous pratiquons la médecine de père en fils depuis quatre cents ans. Et je crois pouvoir dire, à en juger par les mémoires du temps, par ses livres et par ses manuscrits, qu'il était un des plus remarquables philosophes de son époque et le précurseur des chimistes et des anatomistes du XVII^e siècle. Il était né en 1480, de Konrad Weber et de Barbara Perlacherin, et il revint dans sa ville natale d'Erlach vers 1525, après avoir passé plusieurs

années à voyager et à étudier en Italie et en Orient, mais non sans la réputation assez déplorable d'avoir acquis une science défendue. Il ne faut pas vous imaginer qu'Erlach, même en ses plus beaux jours, était un foyer de civilisation comme Nuremberg ou Bâle; c'était simplement un riche centre agricole qui tirait son importance politique du fait qu'il était situé au croisement des routes allant de l'Allemagne du Nord en Suisse et de Francfort en Italie, et de sa situation imprenable.

« Naturellement, les bourgeois d'Erlach n'étaient familiers ni avec la science, ni avec la philosophie, et, comme ils avaient tous suivi le mouvement luthérien, cela ne les prédisposait guère en faveur de Berchthold, un catholique, un ami d'Érasme et des pervers prélats italiens, sans compter qu'il assurait que les maladies pouvaient être combattues par des moyens humains. Et les bruits qui circulaient sur l'étrange laboratoire qu'il avait installé dans sa maison, sur les singuliers animaux qu'il possédait, sur les ossements et les squelettes qu'il collectionnait et qu'il, disait-on, il achetait au gibet, sur la pierre aux corbeaux, n'étaient pas pour les lui rendre plus favorables. Aussi, dans un sermon prononcé dans l'église Saint-Wolfgang, le célèbre docteur Stumpfius reprocha à son éminent concitoyen, le conseiller Heinrich Stoss, d'avoir donné en mariage, à celui qu'il appelait l'impie disciple d'Épicure, sa fille Agnès, « la petite pucelle Agnès des Stoss », — celle dont vous venez de voir le portrait, avec le distique qui la compare à Alkestis...

« Et quand la peste s'abattit sur la Franconie, en 1526, et que la ville d'Erlach jouit d'une immunité relative, grâce aux précautions suggérées par Berchthold Weber et les nouveaux remèdes qu'il employait, cela ne fit qu'augmenter la sinistre réputation du docteur. On commença à chuchoter à la fontaine et au lavoir, et à insinuer dans toutes les tavernes que, si Berchthold Weber avait appris à endiguer le cours de la peste et à sauver la vie des gens, c'était simplement parce qu'il avait fait, avec le Prince des Terreurs, un pacte par lequel il lui avait promis sa vie en échange de celles qu'il sauverait, et cela par pure ambition terrestre et par curiosité coupable, — enfin, toutes les ignobles sottises qui, à cette époque, passaient de bouche en bouche, je le reconnais. Mais l'accusation était-elle fausse? Ici, mon cher ami, j'avoue que j'ai des doutes. Un savant du XVI^e siècle était, après tout, un homme du XVI^e siècle, et, quoique plus instruit que ses contemporains et pensant plus clairement qu'eux, il savait et pensait comme eux. Nous autres, nous croyons à des choses que nous appelons forces, énergies, lois naturelles; eux, ils croyaient aux essences, aux vertus, aux esprits familiers; et ce que nous traduisons par des termes de mécanique ou de chimie, ils l'interprétaient — peut-être de façon aussi satisfaisante — en termes de magie: rose-croix, macrocosme, microcosme, esprits de la terre, gnômes, salamandres, sylphes, rappelant les premières scènes de *Faust*. Ils voyaient les choses comme dans *Faust*, comme dans toute la fantasmagorie de la *Mélancolie* d'Albert Dürer. Mon ancêtre Berchthold, lui aussi, a dû voir les choses sous le même angle, et, cela étant, pourquoi, avide de connaître le secret de la Mort, n'aurait-il pas cherché à se renseigner de première main? pourquoi n'aurait-il pas été demander à la Mort elle-même le pourquoi et le comment de la maladie et de la fin? Non pas de la mort, simple métaphore ou image dont on se sert dans le langage des hôpitaux, mais du squelette que Dürer et les petits maîtres ont dessiné et dont il est question dans la vieille ballade sur mes ancêtres; de la Mort en personne, retirée dans une certaine vallée qu'elle hantait et où, pendant la peste, on vit plus d'une fois le docteur Berchthold se rendre de façon fort suspecte...

« Je crois que c'est ce qu'il fit, continua le docteur Weber, en marchant de long en large dans l'étroit jardin entouré de tous côtés de maisons bourgeoises à hauts pignons, de granges à toits pointus d'où émanaient de délicieuses senteurs de foin et de bétail, et d'où, du côté ouvert, au delà de la campagne dévalant rapidement et encadrée de grands noyers, on voyait un coin de la vieille ville avec ses murs et ses



LE PORTRAIT DE L'AÏEULE (p. 16)



LA FONTAINE DE SAINT-THÉODULE



BERCHTHOLD AVAIT PROMIS DE SE LIVRER A LA MORT (p. 19)

tours, — je crois que c'est ce qu'il fit, parce que... parce que je crois que c'est ce qu'elle fit. — Mais venez la voir encore une fois. »

Le portrait de l'aïeule était suspendu dans le large escalier de bois qui jaillissait du grand vestibule d'entrée, où les hirondelles faisaient leurs nids au-dessus du dog-cart du docteur et du dernier arbre de Noël des enfants. Il était entouré de portraits de dignes personnages en fraise, et d'autres personnages non moins dignes en perruque et en rabat, qu'encadraient de curieuses inscriptions à la louange de Dieu, du vin et des femmes, peintes sur la muraille en lettres gothiques rouges.

Ce tableau était de quelque humble imitateur d'Holbein, et, quoique médiocre, témoignait d'une certaine recherche dans la raideur et la délicatesse des lignes, et dans la blanche et pure distinction des traits, que n'obscurcissait aucune ombre et qui seyaient à la femme et à son histoire. Elle avait cette beauté si rare chez les femmes peintes par les artistes de cette école, telle que, lorsqu'ils la rencontraient, ils savaient la rendre comme aucune autre école ne sut le faire, — une beauté extrêmement rare, exceptionnelle, et, grâce à des traits délicats et parfaits et à un port d'une grande noblesse, plus que patricienne, royale. Elle était serrée dans un corsage raide, noirci par le temps, où l'on distinguait à peine quelques fils et quelques nœuds d'or ; la chevelure, d'un blond pâle, disparaissait presque sous le grand bonnet blanc ailé ; sa longue main effilée tenait une fleur de l'espèce des jacinthes. Elle n'était plus jeune et, cependant, on ne pouvait dire qu'elle fût vieille ; sa maigreur semblait due non aux années, mais à quelque drame qui se lisait sur son noble front, sur ses lèvres délicates et aimantes et dans ses grands yeux qui, de leurs orbites profonds, semblaient regarder un monde lointain, — un monde de mystère et de pitié.

« Votre aïeule — Dame Agnès Weber, fille de Heinrich



LE FIDÈLE CHEVALIER SAISIT SA LONGUE ÉPÉE (p. 20)

Stoss et épouse de Berchthold Weber — votre aïeule est-elle bien ce que je me l'imagine? demandai-je au docteur Weber, ou bien ma fantaisie s'inspire-t-elle de ce que vous m'avez fait entrevoir

et du distique latin qui le compare, *pour la piété et la fortitude, à l'épouse du Grec Admète, que chantent les poètes?* » On dirait de quelque Alkestis du moyen âge, de retour des Enfers, dont elle aurait conservé le souvenir dans ses regards.

— Agnès Alkestis, c'est précisément cela, répondit le docteur, d'un ton recueilli. Eh bien, oui, je crois qu'elle a...

« Nous avons sur elle, continua-t-il pendant que nous nous tenions sur le palier, peu de renseignements authentiques. Elle était d'une très ancienne famille bourgeoise et la fille unique de Heinrich Stoss, qui fut conseiller et mourut bourgmestre de cette ville. Il est fait allusion à elle, comme je vous l'ai dit, dans une des fameuses lettres de Stumpfius, qui reproche à Heinrich Stoss d'avoir donné sa *petite pucelle, qui n'avait que dix-huit ans*, à Berchthold Weber, — un catholique quoique disciple avéré de l'athée Épicure, — un homme qui, sous le couvert de la médecine, se livrait à des pratiques impies et enseignait que la santé et la maladie sont entre les mains de l'homme et non entre celles de Dieu. De plus, comme nous le dit le docteur Stumpfius, qui avait peut-être jeté les yeux sur la jeune fille, il n'était plus jeune — il avait vingt ans de plus que l'épousée — et il avait profité de la capricieuse fantaisie d'une enfant gâtée et de la faiblesse coupable d'un père veuf. C'était un peu, on le voit, l'histoire de Desdémone, que celle de la jeune Agnès s'amourachant du savant et mûr docteur, pour son merveilleux savoir, ses récits de voyage, ses découvertes, et son dévouement pour les pauvres malades. Quoi qu'il en soit, nous savons qu'ils s'épousèrent en 1530 et qu'ils s'établirent, trois ans plus tard, dans cette maison, où Berchthold mourut en janvier 1565, et Agnès onze mois plus tard. Agnès donna au docteur Berchthold trois enfants : Wernher, Barbara et Ulrich; c'est de ce dernier que nous sommes descendus.

« Ces trois enfants survécurent tous à leurs parents, et je vous prie de retenir le fait, car il prouve que Agnès Alkestis échappa au moins à une tragique épreuve dans le cours de son existence. D'après le journal intime, soigneusement tenu par Berchthold, il ne paraît pas non plus qu'aucun de ces enfants ait jamais été dangereusement malade; et, comme nous les voyons tous mariés de bonne heure, bien établis et bourgeois prospères, nous pouvons en conclure que leur conduite ne causa jamais aucun ennui à leurs parents. D'autre part, ni les mémoires de la famille, ni les archives de la ville ne font mention d'une perte de fortune quelconque, ni d'aucun désastreux incendie, ni de la destruction de quelque propriété en temps de guerre. Donc, sous ce rapport encore, Agnès Weberin fut exceptionnellement fortunée. A quoi donc alors attribuer la comparaison qui a été faite de la femme du docteur avec Alkestis? Quelle calamité a laissé sur son visage cette expression où se lit, on le voit au premier coup d'œil, le souvenir de quelque drame terrible?

« En dehors de ce distique latin et de la ballade que je vous dirai tout à l'heure, il reste un autre indice, plus mystérieux encore que les autres. Le voici. »

Le docteur Weber m'avait fait redescendre et m'avait introduit dans la longue et étroite pièce qui lui servait de cabinet, comme, trois cent cinquante ans auparavant, elle avait été celui de son ancêtre Berchthold. Il prit sur un rayon une grosse Bible latine, imprimée à Mayence au x^e siècle, et tourna les feuillets manuscrits qui se trouvaient à la tête.

« Voici, dit-il, les événements qui se sont produits dans la famille Berchthold Weber consignés d'année en année avec une exactitude laconique. Voyez plutôt :



UN VITRAIL REPRÉSENTANT LEDIT SAINT ULRICH ET NOUS A GENOUX RENDANT GRACES A DIEU (p. 19)

« 1531. 3 février : Naissance de notre fils Ulrich. — 18 mars : Ma chère femme Agnès va à l'église pour la première fois depuis ses couches; neige épaisse sur le sol, mais rien dont nous ayons lieu de nous plaindre. *Laus Deo.* »

« 1539. Juillet. Notre petite fille, Barbara, a la rougeole, mais bénigne et guérit heureusement. *Laus Deo.* »

Voyez encore :

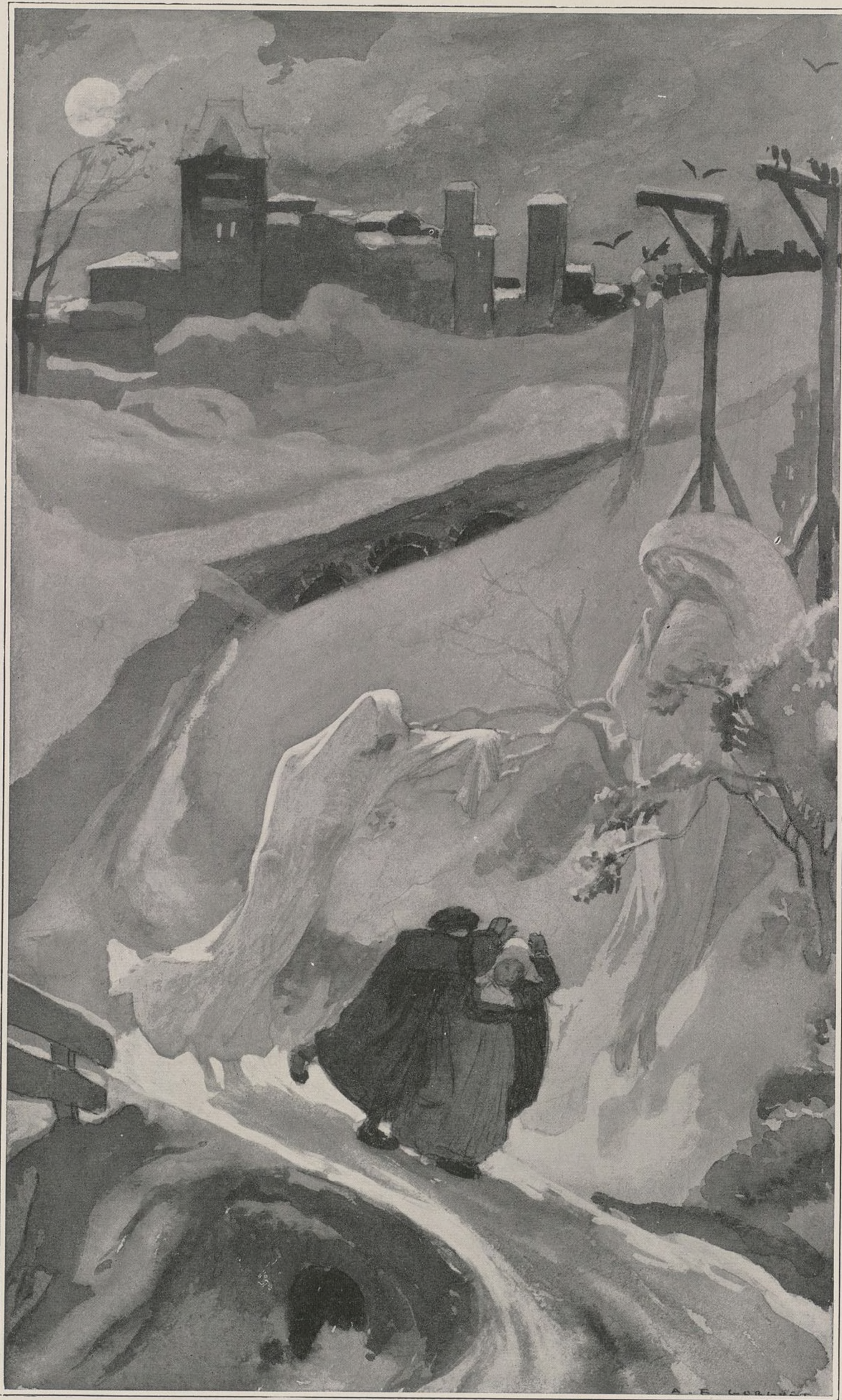
« 1544. Octobre. Ma femme Agnès et moi nous décidons de restaurer la fontaine de saint Théodule, laquelle est fort délabrée, en signe de notre dévotion à ce saint, et de faire faire pour notre chapelle, dans l'église de Saint-Ulrich, un vitrail représentant ledit saint et nous à genoux rendant grâces à Dieu. »

Rendant grâces à Dieu de quoi ? De leur prospérité ? De leur immunité de tant de maux ? Je ne le pense pas. Car immédiatement après vient une mention énigmatique, — essayez de la déchiffrer, l'écriture me semble mal assurée.

« 1544. Août. Ce mois il a plu au Très-Haut de sonder le cœur et les reins d'Agnès, ma femme, et de moi, en nous soumettant l'un et l'autre à des épreuves différentes et inouïes ; et Agnès, ma femme, surtout, a été éprouvée comme jamais femme de notre temps ne l'a été ; c'est pourquoi conservons toujours un cœur humble, contrit et aimant *in dulci magno júbilo.* »

« Eh ! bien, dit le docteur Weber, après avoir recouvert de papier de soie l'écriture pâlie et remis le volume sur le rayon, voici Agnès Weberin qui, au bout de quelques années d'un bonheur conjugal parfait, commence à s'apercevoir qu'un changement s'est fait en son mari, — il est en proie à une tristesse envahissante, inscrutable. Il est plus fébrilement actif qu'autrefois, il passe ses jours et ses nuits dans son laboratoire et, si c'est possible, il est plus aimant encore que par le passé. Mais, dans son activité et dans sa tendresse, il y a quelque chose qui effraye. Elle y sent la hâte, l'effort, le désir d'accomplir, de saisir, de l'être qui sait que ses jours sont comptés. Cependant il ne répond pas à ses questions, et nie qu'il se soit fait en lui aucun changement. Est-il malade ? A-t-il reconnu en lui le germe de quelque affection fatale ? C'est l'idée qui, à nous autres modernes, nous viendrait à l'esprit : le savant peut calculer à un mois près, peut-être, le moment où son cœur ne battra plus, où son cerveau s'éteindra ; il a trop généreusement dépensé sa vie, alors qu'elle n'appartenait qu'à lui et à la science. Ce n'était pas l'idée du moyen âge, l'idée d'Agnès Alkestis qui, ne pouvant surprendre le secret de son mari, chercha, comme la femme d'Admète, l'aide divine. La ballade nous dit qu'elle pria saint Théodule, le patron de ceux qui sont en proie à de cruelles appréhensions, et qu'elle l'implora de lui donner la clef de l'énigme qui la torturait. Et, dans une vision, l'énigme lui est expliquée : au temps de son isolement le docteur Berchthold avait promis de se livrer à la Mort à jour dit en échange du secret de la guérison des pestiférés. Et la date approchait. Vous vous rappelez Admète dans Euripide ? Berchthold Weber est plus vraiment royal que lui. Au lieu de se lamenter sur son sort, de chercher

une victime qui le remplace, il garde son secret et se tait. Jamais, un seul instant, Agnès ne songe à s'offrir à mourir à sa place. Toute la tragédie est muette. Lui, connaissant sa destinée, ne pense qu'à cacher l'affreux secret jusqu'au dernier moment et à faire en sorte que sa femme soit frappée le moins douloureusement qu'il se pourra. Elle, résolue à donner son inutile vie de femme pour préserver celle de l'homme qui en soulage et sauve tant d'autres, nourrit ses projets en silence aussi. C'est l'agonie secrète de ces deux âmes, dans l'impossibilité de se consoler l'une l'autre, qui constitue l'épreuve inouïe à laquelle fait allusion la mention inscrite dans la Bible de famille ; et ce sont ces journées d'adieux mutuels et muets qui, je le crois, bien plus que les heures passées dans la vallée de la Mort, ont laissé leurs traces sur le visage d'Agnès Weberin et ont fait d'elle Agnès Alkestis. Il est étrange de penser, continua le docteur Weber, rêveur, en regardant le pignon de la vieille maison de ses ancêtres et le mur blanchi à la chaux festonné de vignes, que tout cela s'est passé ici, entre ces murailles, et par-



LA ROUTE LONGE LA « PIERRE AUX CORBEAUX » (p. 20)

fois je me prends à rêver que je suis dans quelque château du roi Lear, ou à Elseneur, ou même dans le palais de Phères où Héraclès reçut l'hospitalité, et où Apollon...

La nuit tombait, le ciel cuivré que sillonnaient des hirondelles, prenait une teinte verdâtre, les collines et les sapins lointains semblaient s'envelopper d'un léger voile de crêpe, et les toits élevés, les tourelles et les pignons des maisons d'Erlach dessinaient leur silhouette au-dessus du ravin comme dans la ville crépusculaire de la gravure de saint Antoine de Dürer.

« *Todesthal*, la vallée de la Mort, cela semble n'être qu'une image assez juste, dit le docteur Weber, le lendemain matin, en m'emmenant faire une promenade; eh bien, ce n'est pas une image, c'est bel et bien une réalité. La vallée de la Mort s'étend au nord-est d'Erlach; elle commence au point où le ruisseau de la Mort se jette dans l'Erl. Je vous ferai voir cela sur la carte de l'état-major. Mais en ce moment vous êtes au beau milieu de la vallée. »

Il m'avait fait traverser de hauts champs de blé et d'épaisses sapinières et, par un sentier rugueux parmi les rochers, m'avait fait déboucher soudainement dans une petite vallée.

C'était un étroit chemin, taillé comme au couteau dans les plateaux environnants, dont les parois escarpées, formées de pierre jaune friable, étaient couronnées d'arbres et d'arbustes, et à peine plus large que le ruisseau peu profond qui formait dans son lit rocaillieux des mares stagnantes. Partout ailleurs, il faisait une belle journée ensoleillée, et les vertes moissons ondulaient comme une moire soyeuse; mais ici il ne pénétrait ni un rayon de soleil, ni un souffle de vent, et les grandes ciguës se dressaient immobiles parmi les pierres verdâtres du lent et silencieux ruisseau. Au bout de quelques mètres, le chemin s'élargissait en une espèce de cirque tapissé de gazon épais et humide, aux flancs plus escarpés encore, dans lesquels quelques maigres sapins rabougris enfouaient leurs racines semblables à des griffes, et entouraient, comme dans un dessin de Dürer, une minuscule chapelle coiffée d'un toit en éteignoir.

Le docteur Weber s'assit sur le tronc d'un vieux sapin tombé depuis des siècles du sommet des hauteurs environnantes.

« La petite chapelle que vous voyez, dit-il, a été desservie jusqu'à la Réformation par un moine solitaire, et c'est à cette circonstance que nous devons de savoir que, déjà au moyen âge, cette vallée empruntait son nom à la Mort. On ne sait pas pourquoi. Il est vrai que la route de Bamberg, qui mène à l'entrée de la vallée, longe la *Pierre aux corbeaux*, c'est-à-dire l'emplacement du gibet et de la roue d'où les spectres des criminels descendaient, même du temps de mon grand-père, au grand effroi des voyageurs attardés. Mais elle est à un mille d'ici, et n'explique pas le nom de la vallée. Il se peut encore que ce nom soit simplement une corruption d'un mot d'une signification toute différente, qui se sera transformé par suite de quelque analogie de son. Quoi qu'il en soit, la vallée de la Mort, et plus particulièrement l'endroit où nous sommes, se trouve être la scène du dernier chapitre de l'histoire d'Agnès Alkestis. La vieille ballade dont je vous ai parlé dit comment, un dimanche matin d'août, en l'an de Notre-Seigneur 1544, les gens d'Erlach, « hommes, femmes et petits enfants, capables de marcher ou de courir », au nombre de plusieurs milliers, grimpèrent sur le plateau qui domine la *Todesthal*, et

se rangèrent le long du bord escarpé pour voir un *Fidèle Chevalier*, défier la Mort elle-même et lui disputer Agnès Weberin, qui s'était livrée au prince des Terreurs à la place de son époux Berchthold. Par trois fois le Fidèle Chevalier appela la Mort en la sommant de lui rendre Agnès ou de se battre avec lui. A un dernier appel, à la suite duquel le *Fidèle Chevalier* jeta son gantelet, la Mort apparut sous la forme d'un Chevalier, descendant la vallée sur un cheval pâle, comme dans l'Apocalypse; elle avait sur la tête un heaume couronné de paille et portait une riche écharpe de soie noire brodée d'or; mais elle était sans armure ni vêtements, car, comme le dit la ballade, elle n'avait ni chair que l'on pût blesser, ni sang que l'on pût répandre. La ballade n'en dit rien, mais il me semble voir ma malheureuse aïeule, à genoux, non loin de là, comme la pauvre princesse dans le tableau de Saint-Georges. Les deux adversaires poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre, et se heurtèrent dans un choc épouvantable, — la lance de la Mort avait touché la selle du Fidèle Chevalier, et l'avait presque désarçonné. Le Fidèle Chevalier fit voler son cheval rouan et courut sus à son ennemi; mais, hélas! sa lance se brisa sur les côtes dures comme fer du cheval blafard de la Mort et vola en éclats qui retombèrent sur le Chevalier.

Une seconde fois, le Fidèle Chevalier fit voler son cheval, puis laissant tomber les rênes sur le cou de sa monture, il saisit à deux mains sa longue épée. Et, comme il arrivait près de son adversaire, il abattit avec un grand fracas son arme sur la Mort, et le squelette, poussant des cris de vautour, tomba à la renverse avec un cliquetis d'ossements comme jamais on n'en avait entendu. Alors le Fidèle Chevalier prit en croupe Dame Agnès, et, sur son cheval rouan, la ramena, suivi de tous les habitants, à Erlach, où les cloches sonnaient la bienvenue, et où, sur le seuil de sa maison, se tenait Berchthold Weber, entouré de ses trois enfants en larmes.

« C'est ainsi que finit la ballade, dit le docteur Weber, après un silence, en se levant et en me précédant le long de l'étroit sentier et du ruisseau tranquille; mais il en existe deux variantes qui diffèrent sur un détail important. La plus récente, écrite à l'époque où Erlach fut devenue complètement protestante et se ressentait encore du cruel traitement que lui avait fait subir Wallenstein, dit que le Fidèle Chevalier était un certain Dietrich de Kreglingen, que le père d'Agnès avait abrité sous son toit au temps de la persécution des nobles révoltés par l'empereur Maximilien.

« Mais la version primitive de la ballade, qui date de l'époque où luthériens et catholiques vivaient paisiblement ensemble dans notre ville et n'avaient rien qui les distinguât beaucoup les uns des autres, dit que le Fidèle Chevalier n'était autre que Théodule, le saint patron des Weber, qui était descendu de sa fontaine pour les défendre. Il est assez difficile, à une telle distance, de résoudre la question, et je crois que vous pouvez, sans vous compromettre, choisir le champion que vous préférez. Quant à moi, dit le docteur Weber, songeur, la mythologie comparée m'a enseigné que rien n'est plus ordinaire que d'être à la fois deux personnages différents, et je suis tout prêt à reconnaître soit Dietrich de Kreglingen, soit saint Théodule comme l'Héraclès qui a arraché aux étreintes de la Mort mon aïeule Alkestis. »

(Illustrations de F. Gorguet).

VERNON LEE.



LE TRUST MONDIAL

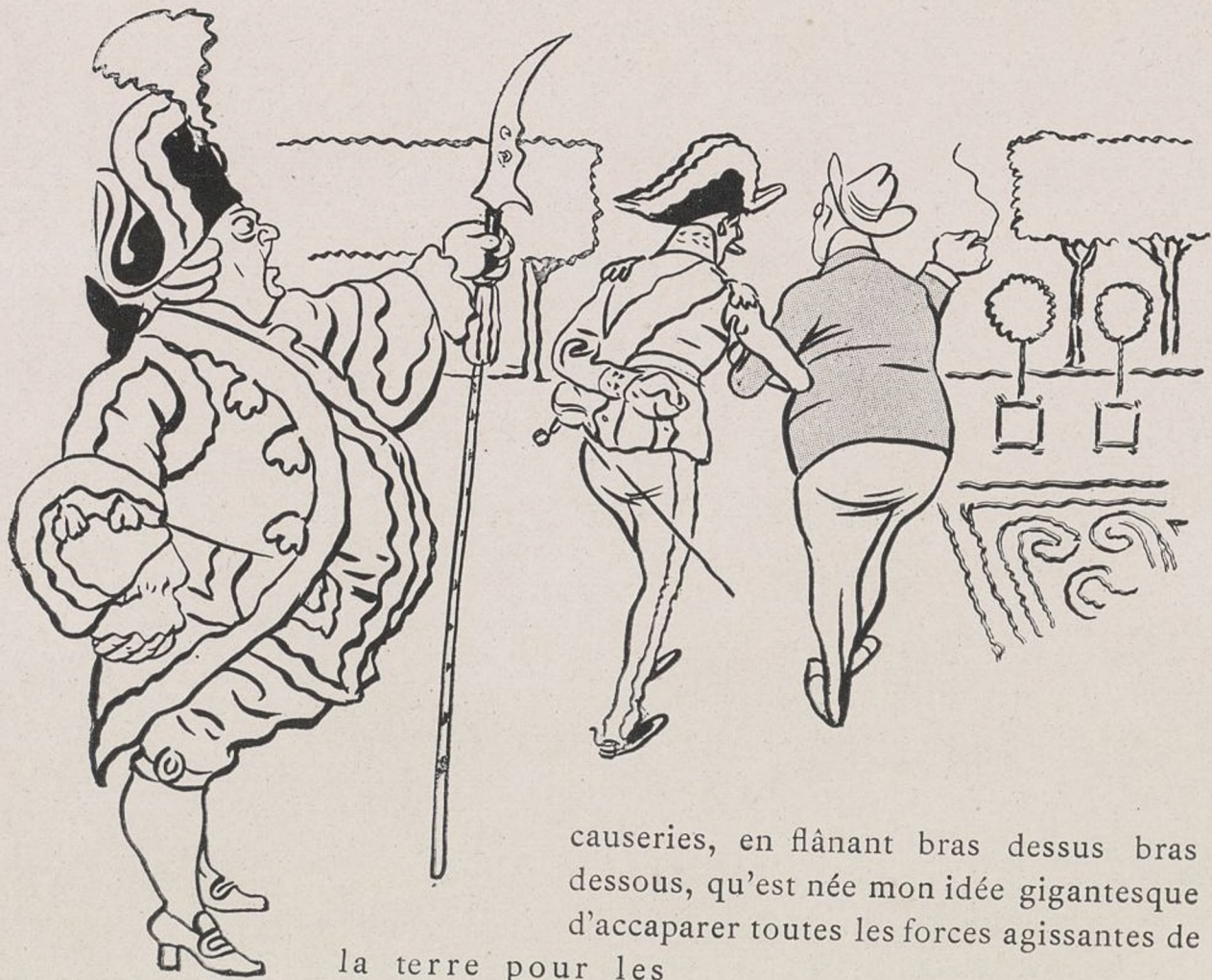


Ayant appris que le célèbre William Cox, le promoteur d'un Trust mondial, était dans nos murs, je profitai de son passage au Palace-Eden-Excelsior Hôtel pour lui demander quelques renseignements à ce sujet, et voici ce qu'il me dit :

« Oui, jeune homme, la Société est constituée au capital de 1,800 milliards. Ce que nous comptons faire ? Relever l'humanité tombée en enfance, lui donner une vigueur nouvelle et ensuite la mettre dans notre poche...



« Vous savez que je suis reçu dans l'intimité de tous les souverains qui veulent bien me traiter en ami. C'est d'une de ces



la terre pour les réunir en une seule main... la mienne.

« Le premier bégaiement de cette idée fut le Trust de la navigation, mais ce n'est là qu'un joujou enfantin, juste assez important pour amuser nos petits garçons... sur cet océan Atlantique à peine grand comme le bassin des Tuileries, belle affaire que de monopoliser les bateaux !



« Ce qui fera tout d'abord l'objet de notre sollicitude, c'est d'enrôler tous les travailleurs de la terre dans une immense armée de la paix qui remplacera l'autre. Vous voyez d'ici les magnifiques défilés..... Trust de la main-d'œuvre !



« Plus de mitraille ! Plus de canons ! Les obus seront des pains de sucre, les balles des fromages de Hollande !

« Nous allons décider tous les chefs d'État à renoncer à une profession fatigante et dangereuse, et à goûter dans une somptueuse retraite un repos confortable. Nous créerons à cet effet le

« Souverain-Club » qui sera une merveille de raffinement et d'élégance...





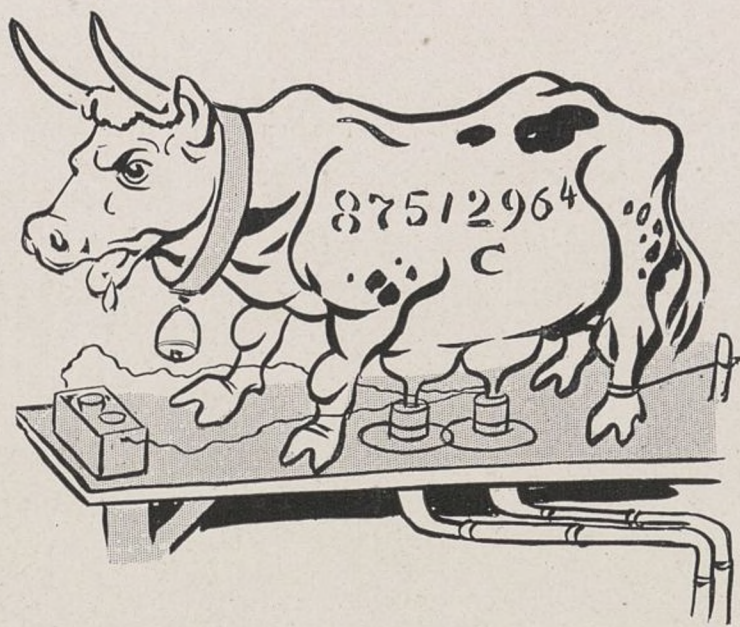
« Une fois les princes unis sous un même toit, nous songerons à réunir tous les grands hommes de la terre dans un immense temple du génie humain où ils pourront, statues vivantes de la gloire, procéder dans une colonnade de 500 mètres à leurs travaux de pensée, sous l'œil ébloui des populations qui y puiseront un haut et salubre exemple.

« Nous diviserons le fond de la mer et les cours d'eau en zones de



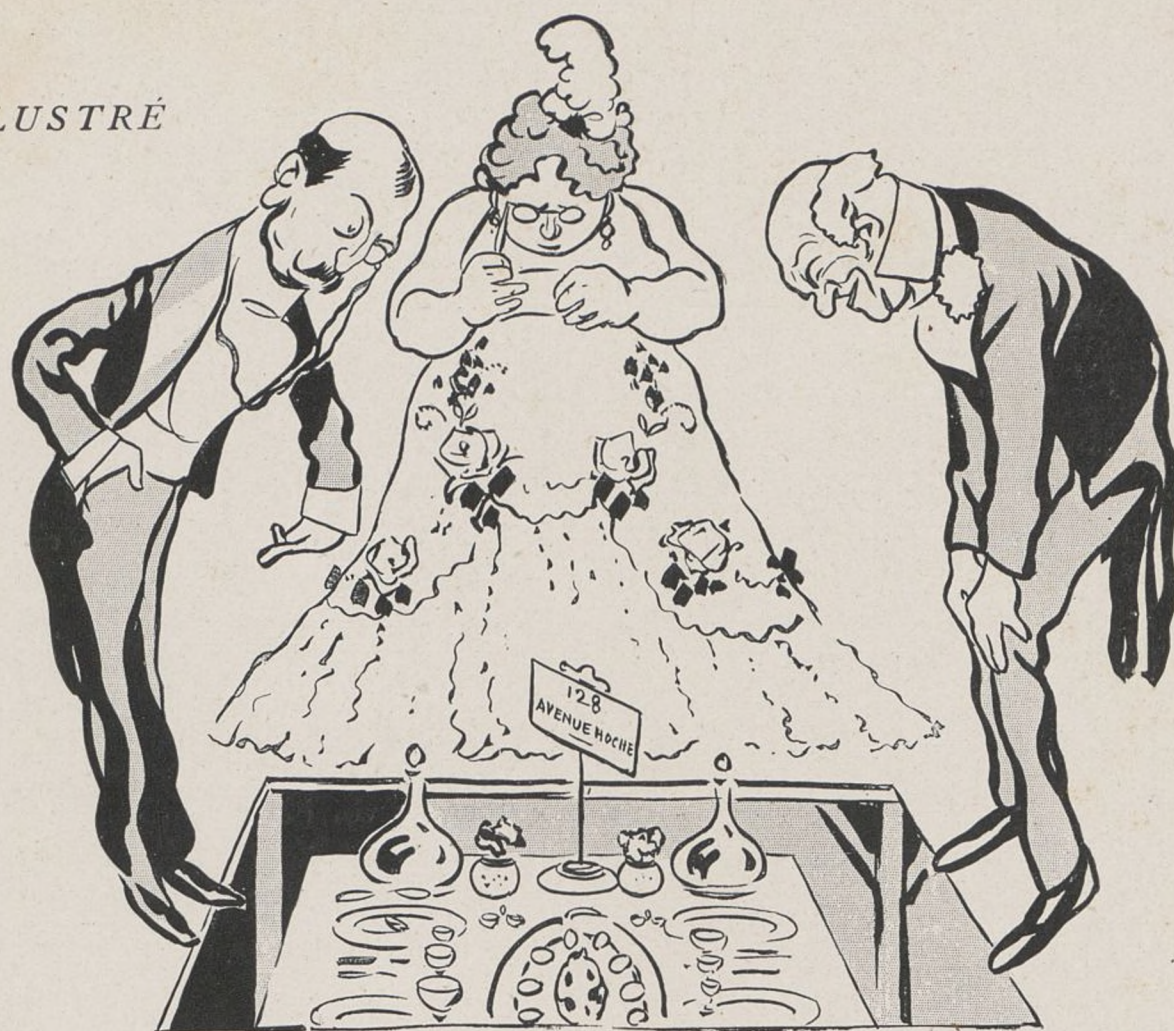
pêcheries sous l'active surveillance d'un corps de plongeurs, admirablement outillés pour la protection du monde aquatique.

« Notre attention sera particulièrement dirigée sur le commerce et l'industrie, et tous les produits de l'alimentation seront absorbés par une seule direction. Ainsi, nous achèterons toutes les vaches du monde qui, traitées à l'électricité, donneront un lait généreux, propre et antituberculeux...



« ...Qui, grâce à une ramification de tuyaux monstres, arrivera directement de la vache aux robinets des maisons particulières et des pouponnières moyennant un abonnement annuel, d'où suppression de toute fraude.

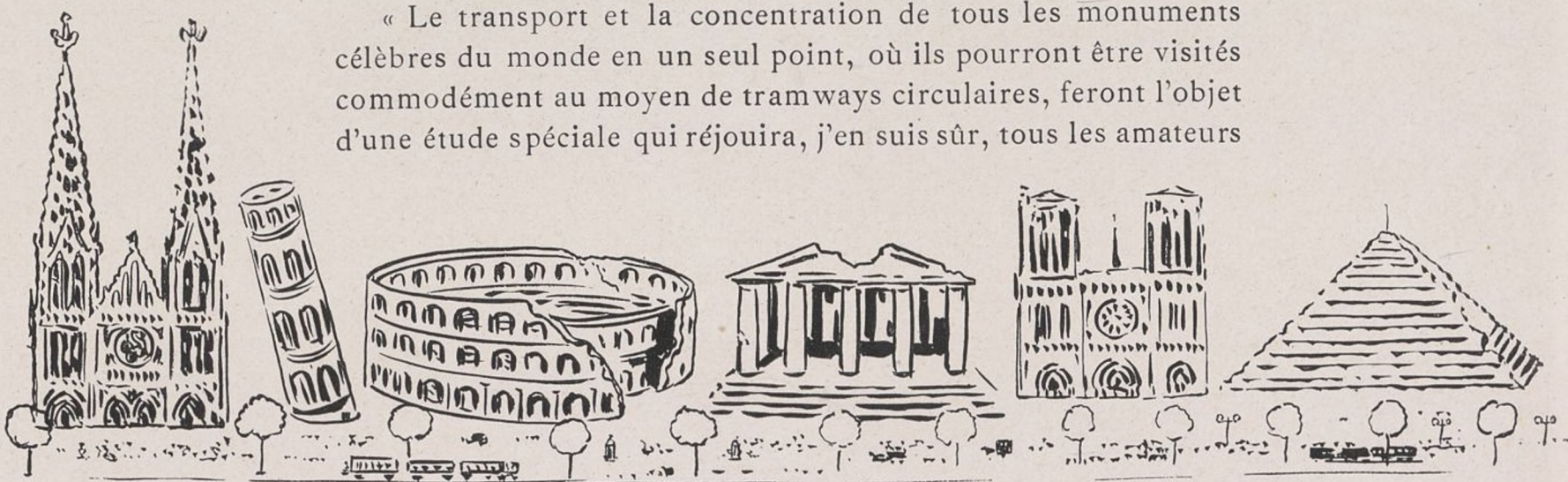
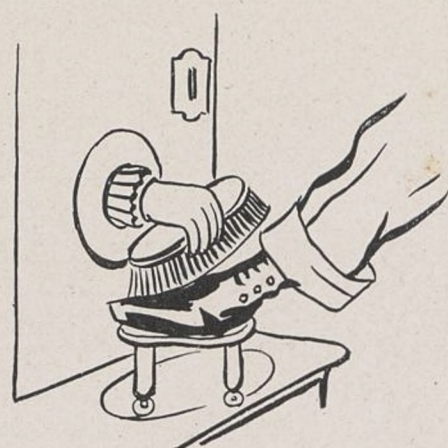
« Nous suppri-



mons la plaie de notre société barbare qui vit encore avec les habitudes de l'esclavage : les domestiques. Le Trust de l'alimentation fournira sur demande, aux heures des repas, des tables toutes servies au moyen d'un monte-charge spécial inventé par une dame du monde, Madame de Pompadour, pour ses five o'clocks.

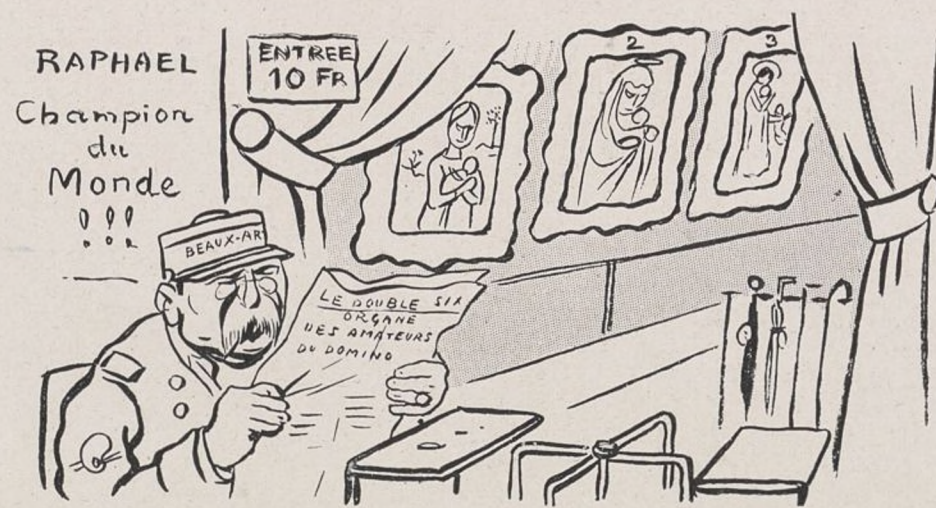
« De même tous les soins domestiques de ménage et de toilette seront donnés par le Central Automatique Office.

« Le transport et la concentration de tous les monuments célèbres du monde en un seul point, où ils pourront être visités commodément au moyen de tramways circulaires, feront l'objet d'une étude spéciale qui réjouira, j'en suis sûr, tous les amateurs

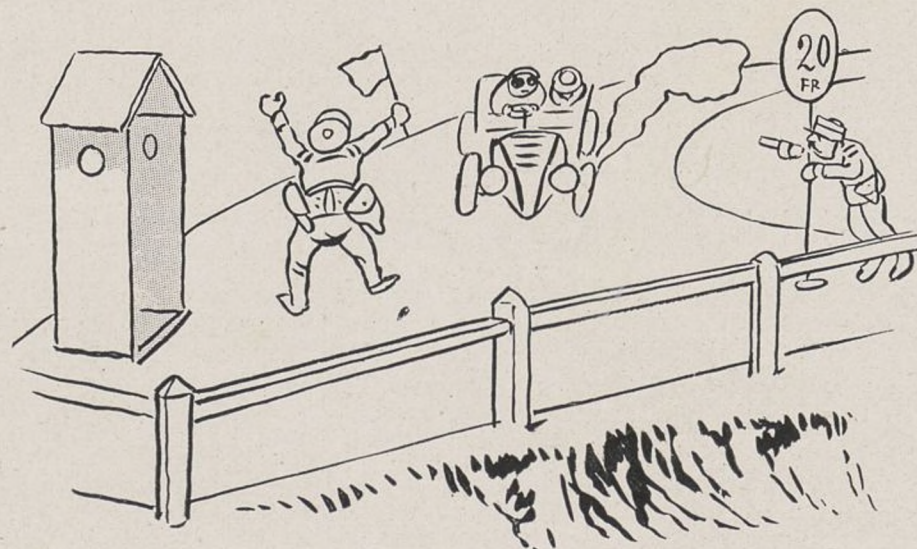


du grandiose. Ils seront réédifiés sur une immense avenue plantée de marronniers... *Trust de la Pierre!*

« Mus par le même sentiment, nous comptons racheter tous les chefs-d'œuvre disséminés sur la terre, et nous commencerons par l'acaparement des cent soixante-cinq madones authentiques de Raphaël, comme représentant la plus haute valeur marchande actuelle dans le genre. *Painting Trust!*



« Nous achetons toutes les routes. Des précipices seront établis pour les chauffeurs qui voudraient se dérober au péage par une vitesse excessive.

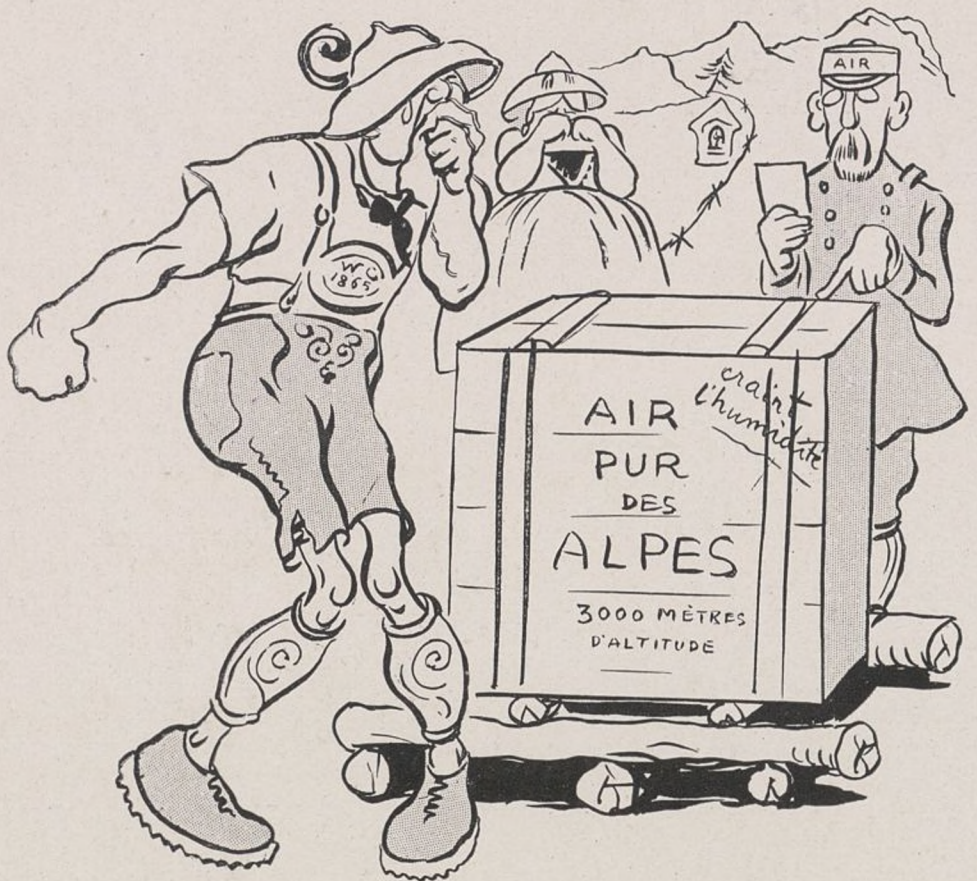




le permettre : le Trust de

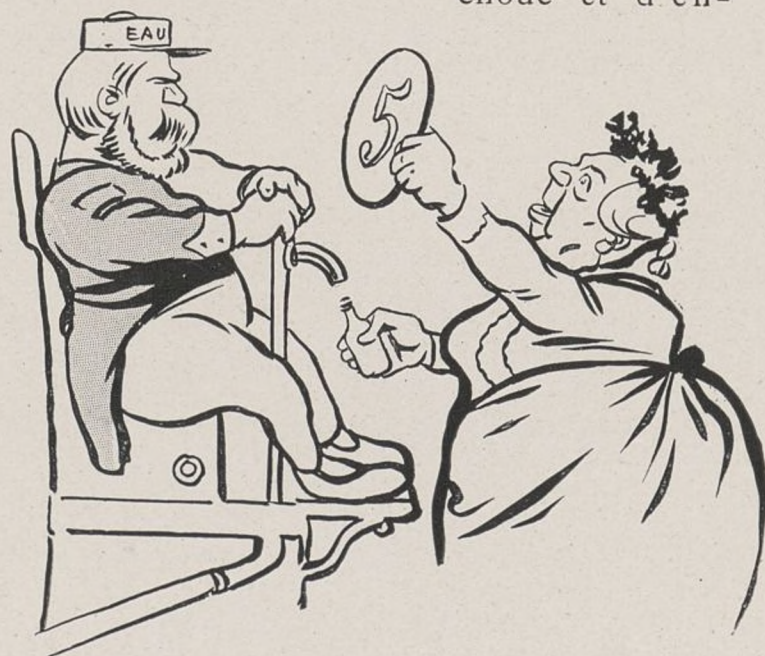
« Mais nous n'oublions pas
Tous les points pittoresques du
transport à un point de concentration exigerait des frais inutiles,
seront munis de
hautes palissades, avec salons-
terrasses, installés avec le plus
grand luxe, poufs
de velours rouge,
tentures, tapis,
etc., pour les tou-
ristes payants. Toutes les cas-
cades seront
lumineuses et à
musique.

« L'air pur
des Alpes, en
somme, ne pro-
fite qu'à une
infime minorité qui, d'ailleurs, n'en fait aucun cas, tandis que



grais artificiels.

« Toutes les
sources seront
également la pro-
priété exclusive
de la Trust-
Company qui
saura, n'en dou-
tez pas, en tirer
le meilleur parti
auprès des so-
ciétés de tempé-
rance et antial-
cooliques.



« Le dévelop-
pement de l'in-
dustrie des bal-
lons va nous
forcer à sillonner
l'espace de cor-
dons de barrage
et de postes-
vigies pour la
perception des
droits de circu-
lation aérienne
et ce sera, si vous
voulez bien nous

pour cela la terre!
globe et dont le



« Mais tout cela n'est encore rien, jeune homme ! Nous avons
un but plus haut ! Nous allons réconcilier tous les peuples de
l'Univers et les unir dans un délire fraternel. Pour les habituer



à mieux se connaître, nous demanderons à chacun de se mettre
alternativement dans la peau de l'autre.

« Le notaire de Pithiviers-les-Canards devra se faire aux
mœurs du savant chinois Li-Alai-Tou, et le mandarin portera
la solennelle redingote de nos dimanches et jours de fêtes,
baptêmes, noces et enterrements !



« Le cosaque de l'Oural revêtira le séduisant costume des
Toréadors et tant pis pour le nègre du Sénégal s'il a un peu trop
chaud dans le complet de son ami l'Esquimau !

« Le gentleman de Pall-Mall
échangera avec le marchand de
tapis turc son costume éminem-
ment fashionable, et l'étudiant
allemand cachera sa bonne
bedaine de buveur de « Hof-
brau », sous l'ample bur-
nous des lointains Arabes
à la sobriété légendaire !
Et c'est ainsi qu'ils se
comprendront mieux et
finiront par se sentir de la
même famille... Family-
Trust ! Monsieur !





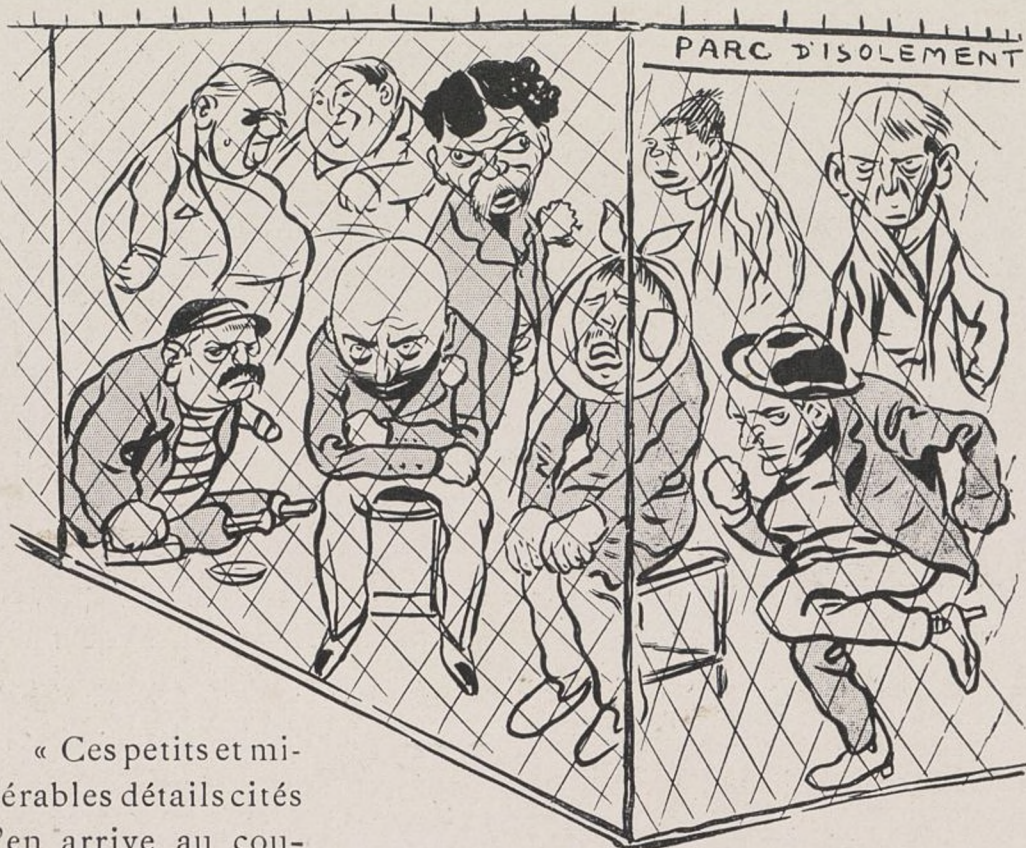
« J'ai oublié de vous citer dans « l'Artistic-Mondial-Trust » la particularité que chaque œuvre de maître moderne sera con-

fisquée dès son achèvement, et au besoin *avant*, pour la décoration des routes, des chemins de fer et autres, et pour couper la monotonie créée par les rangées de peupliers et les bornes kilométriques.

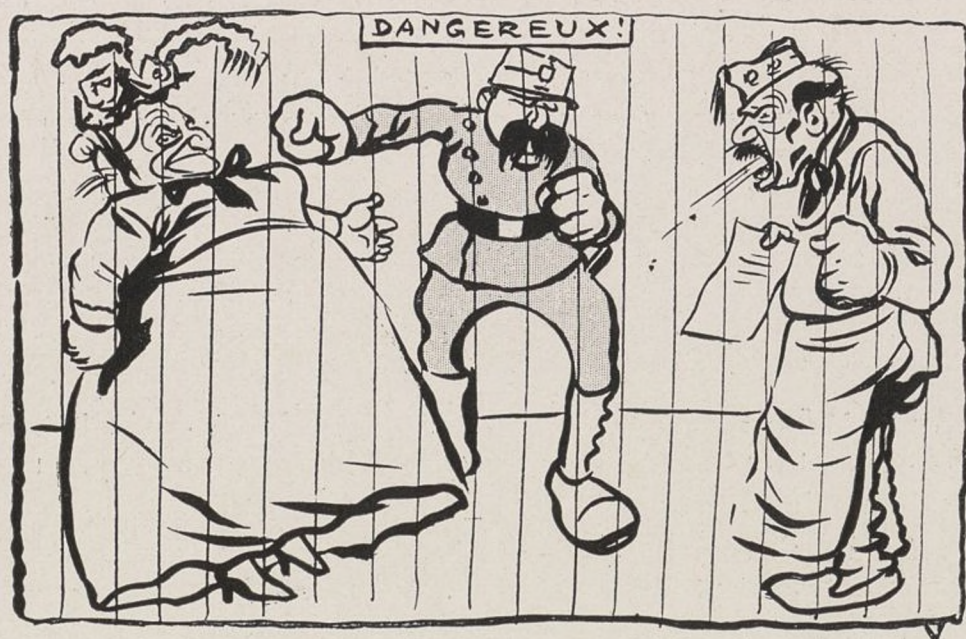


« Que manquera-t-il encore après cela à notre œuvre de Titan!! Suivez-moi, si vous le pouvez, sur les hauteurs fabuleuses de ma pensée créatrice :

« Nous accaparons tous les êtres parfaitement beaux, nobles et forts pour refaire



« Ces petits et misérables détails cités j'en arrive au couronnement de notre colossal projet. Le voici en deux mots : Nous avons trouvé le remède des souffrances humaines!! Dans d'immenses parcs d'isolement nous allons concentrer tous les individus qui contribuent à la dégénérescence de l'espèce, à la ruine de sa force et de son génie; j'ai nommé les culs-de-jatte, les goitreux,



les chauves, les bossus, les louchons, les obèses, les crétins, les têtes en pain de sucre, enfin toute créature nuisible et disgracieuse! Toute communication avec leurs concitoyens étant définitivement coupée, ils s'éteindront sans faire souche. D'ailleurs, nous étudions un système d'asphyxie instantanée comme à la « Fourrière »...

» Tous les êtres dont le naturel est notoirement mauvais, tels les grincheux, les jaloux, les batailleurs, les insulteurs, bénéficieront du même régime et se détruiront mutuellement sans qu'aucune intervention spéciale ne soit nécessaire...

une humanité nouvelle. Dans des jardins de régénérescence, lieux de délices, enchaînés de fleurs, des créatures d'une beauté idéale vivront pour le culte et l'entretien de leur championnat et s'uniront dans le mariage aux spécimens d'hommes, concentrés par nous dans d'admirables sites, et qui seront remarquables par leur force, leur énergie et leurs vertus exceptionnelles, et la gigantesque Mondial-Trust-Company, au capital



de 1,800 milliards, aura fait œuvre de Dieu!...

« Ah! j'ai oublié de vous dire : nous accaparons aussi les cigares... »

FERDINAND BAC.

